

Paracha
Chela'h
69
21 Sivan

טיב הקהילה

Edition française

בצרפתית

טיב המעשיות

« Ne vous laissez pas entraîner par votre cœur et par vos yeux. »

טיב המערכות

“Y a-t-il un arbre ?”

Notre Rav Chlita, aime souligner que lorsqu'il aperçoit un enfant, même un nourrisson, il ne le voit pas seulement tel qu'il est aujourd'hui. Il voit déjà en lui des milliers de descendants, des générations entières de Juifs qui pourront naître de lui lorsqu'il grandira et fondera son propre foyer. C'est ainsi que nous devrions considérer chaque enfant, et plus largement chaque membre du peuple d'Israël.

Notre Paracha met en lumière, à deux reprises, l'influence considérable qu'un seul Juif peut exercer, pour le meilleur comme pour le pire. Au début de la Paracha, lors de l'épisode des explorateurs, Moché Rabbénou leur demande d'examiner le pays et de voir « s'il s'y trouve un arbre ». Rachi explique : « Un homme juste capable de protéger tous les habitants du pays. »

Plus loin, à propos de l'homme qui ramassait du bois le Chabbat, Rachi commente : « Ce paragraphe jette un discrédit sur Israël, lequel n'a observé qu'un seul Chabbat, le premier. Le deuxième, cet homme est venu le profaner. »

La leçon est saisissante. Des dizaines de milliers de Juifs observaient le Chabbat, mais un seul homme le profana, et la Torah en parle comme d'une défaillance du peuple tout entier. À l'inverse, lorsqu'il s'agit des Cananéens idolâtres qui occupaient la terre qu'Hachem avait juré de donner à nos ancêtres, Moché Rabbénou s'inquiète de la présence éventuelle d'un seul homme juste, dont le mérite pourrait protéger l'ensemble des habitants du pays.

Ce n'est donc pas sans raison que nos Sages ont enseigné : « Quiconque fait vivre une seule âme d'Israël est considéré comme ayant fait vivre un monde entier. » Nous sommes incapables de mesurer la valeur d'un seul Juif, la portée d'une seule âme.

Nous devons en tirer un enseignement essentiel : combien d'efforts il convient d'investir pour rapprocher ne serait-ce qu'une seule âme d'Israël. Cela est particulièrement vrai dans le domaine de l'éducation. Souvenons-nous que chaque Juif, qu'il soit adulte, adolescent ou petit enfant, est un monde à lui seul. Sa valeur est immense. Combien il est important de l'encourager, de le renforcer et de le guider sur le chemin du bien et de la droiture, car il pourra un jour devenir cet « homme juste capable de protéger tous les habitants du pays ».

On raconte à propos du Rav Chmouel Aharon Youdlevitz zatsal, qu'il perdit son père dans sa jeunesse et fut accueilli durant plusieurs années au foyer du Tsadik bien connu, le Rav Arié Levin zatsal. Comme on le sait, Rav Arié se dévouait sans compter aux orphelins, aux nécessiteux et aux personnes en détresse, qu'il entourait d'une attention et d'une affection remarquables.

Lorsque le jeune homme arriva à l'âge du mariage, Rav Arié, qui connaissait de près ses grandes qualités, envisagea de lui proposer la main de sa fille. Il chercha donc à lui faire comprendre, avec toute la délicatesse requise, qu'il apprécierait de l'avoir pour gendre.

Le jeune homme finit par saisir l'allusion, mais sa réaction fut pour le moins surprenante : « Je ne savais même pas que vous aviez une fille en âge de se marier... » Et c'est ainsi que le mariage fut conclu, pour le plus grand bonheur des deux familles.

Cette anecdote nous offre un aperçu saisissant de la pudeur et de la réserve qui caractérisaient les générations passées. Ce jeune homme vivait dans cette maison depuis plusieurs années, comme un membre à part entière de la famille. Le logement lui-même était très modeste, composé d'une pièce et demie ainsi que d'une petite cuisine. Et pourtant, il ignorait jusqu'à l'existence d'une jeune fille en âge de se marier au sein de ce foyer.

Cet épisode illustre à quel point la discrétion et la pudeur étaient alors vécues avec naturel. D'un côté, le jeune homme faisait preuve d'une grande retenue dans son regard et son comportement ; de l'autre, la jeune fille menait sa vie avec une modestie exemplaire. Chacun respectait son prochain avec simplicité et dignité, créant ainsi une atmosphère de pureté et de noblesse qui marquait profondément ceux qui les entouraient.

Un jour, en rentrant de la Yéchiva, on m'informa qu'un jeune avrekh, résidant à Lakewood aux États-Unis, cherchait à me joindre d'urgence. Il devait rappeler dans l'après-midi.

Je connaissais bien ce jeune homme, qui avait étudié plusieurs années dans les yéchivot de Jérusalem. Après son mariage, il avait poursuivi sa croissance spirituelle avec constance, d'abord en restant quelques années en Israël, puis en s'installant à Lakewood afin de continuer son étude dans ce grand centre de Torah.

Lorsque nous nous sommes finalement parlé par téléphone, il m'a fait part d'une situation qui le préoccupait. À la suite d'un accident, sa voiture avait été gravement endommagée. Il cherchait donc à en acquérir une autre, plus simple, en attendant de pouvoir investir à nouveau dans un véhicule plus adapté à l'avenir.

Pour cela, il avait consulté un magazine automobile spécialisé dans la vente de voitures d'occasion. En feuilletant les pages,

il cherchait simplement un modèle correspondant à ses besoins et à son budget.

Mais au cours de sa lecture, il fut involontairement exposé à une image inappropriée, insérée dans une publicité. Pris au dépourvu, il referma immédiatement le magazine et s'en détourna.

Troublé, il s'interrogeait sur les effets qu'une telle image pouvait laisser dans l'esprit, même lorsqu'elle est vue malgré soi, et demandait conseil sur la manière de s'en libérer intérieurement et de ne pas laisser une impression persistante. Il ajouta qu'à l'avenir, il veillerait à éviter ce type de publications et à ne plus introduire chez lui de supports susceptibles de comporter ce genre de contenus.

Cette conversation donna lieu à une réflexion plus large sur la vigilance nécessaire dans notre environnement quotidien, où certaines images peuvent parfois s'imposer à nous sans intention préalable. Elle rappelle également combien il est important de protéger ce que l'on voit et ce à quoi l'on s'expose, afin de préserver la sérénité intérieure et la clarté de l'esprit.

Le Gaon Rav Pin'has Epstein zatsal, Av Beth Din de la Eda 'Haredit de Jérusalem, habitait dans l'un des anciens quartiers de la ville. Chaque jour, pour se rendre au Beth Din, il devait traverser le quartier de Ma'hané Yéhouda et emprunter les abords du marché de la rue Yaffo. Cet itinéraire le conduisait au cœur d'une zone particulièrement animée, où l'affluence était constante. Soucieux de préserver la sainteté de son regard au milieu d'une foule aussi dense, il avait pris l'habitude de marcher les yeux baissés, concentré sur son chemin.

Ceux qui l'observaient remarquaient qu'il marchait toujours le long de la chaussée, les yeux baissés, concentré sur son chemin, sans prêter attention à l'agitation qui l'entourait.

Un jour, quelqu'un lui fit remarquer qu'il prenait ainsi un risque inutile. À cette époque, bien avant l'aménagement de la ligne de tramway, la circulation sur la rue Yaffo était dense, et même en longeant le bord de la route, les véhicules pouvaient parfois s'approcher dangereusement des accotements.

Le Rav lui répondit avec l'esprit vif qui le caractérisait : « Pour moi, emprunter le trottoir dans cet endroit

représente un danger bien plus grand... »

Par cette formule empreinte d'humour et de profondeur, il exprimait combien il tenait à préserver la pureté de son regard et à se tenir à l'écart de tout ce qui pouvait détourner son esprit de son service divin.

Le Gaon Rav Neta Tzienwirt zatsal, l'une des figures marquantes de Jérusalem, était, à la fin de sa vie, très affaibli par la maladie et hospitalisé depuis un certain temps. Peu avant son décès, il eut néanmoins la joie de pouvoir être Sandak lors de la circoncision de son petit-fils. Afin qu'il puisse participer à cette grande réjouissance familiale malgré son état de santé, la cérémonie fut organisée à l'hôpital.

Avant la brit mila, son frère vint lui rendre visite dans sa chambre et lui fit remarquer qu'il serait convenable de revêtir ses vêtements de Chabbat, comme il est d'usage lors d'une telle occasion.

Rav Neta lui répondit : « Je ne peux pas. Je suis relié à une perfusion et cela ne me permet pas de m'habiller ainsi. »

Son frère lui suggéra alors une solution : « Il suffirait de demander à une infirmière de débrancher la perfusion pour quelques instants. Tu pourrais ainsi mettre tes vêtements de Chabbat et les remettre ensuite. »

Mais Rav Neta déclina la proposition. « Je ne souhaite pas solliciter le personnel pour quelque chose qui n'est pas véritablement nécessaire. Le port des vêtements de Chabbat est certes une belle coutume pour une Brit Mila, mais la cérémonie peut parfaitement avoir lieu sans cela. »

Son frère insista : « Pourtant, à l'approche de Chabbat, tu demandes bien que l'on t'aide à t'habiller convenablement ! Et aujourd'hui, tu n'es pas seulement le grand-père de l'enfant ; tu as également l'honneur d'être le Sandak ! »

Rav Neta demeura fidèle à sa position : « Pour accueillir le Chabbat, il est indispensable de revêtir des vêtements appropriés. Ici, si l'agit d'un embellissement de la Mitsva, qui ne justifie pas de déranger quelqu'un lorsqu'il n'y a pas de réelle nécessité. »

Le jour de la brit, Rav Neta participa donc à la cérémonie dans sa tenue d'hôpital et eut le mérite d'être Sandak de son petit-fils avec une immense joie.

Cette attitude révèle la grandeur des véritables hommes de Torah. Même dans la maladie, alors qu'il était âgé et très affaibli, Rav Neta continuait à peser chacune de ses demandes avec une extrême attention. Il ne considérait jamais comme acquis le temps ou les efforts d'autrui et veillait à ne solliciter les autres que lorsque cela était réellement nécessaire.

Une année à l'approche de Pessa'h, une célèbre rabbanite de Jérusalem commença à ressentir une grande fatigue accompagnée de douleurs dans tout le corps, et plus particulièrement aux jambes.

Les médecins, après une première série d'exams, ne parvinrent pas à identifier clairement l'origine du problème. Par prudence, ils envisagèrent la possibilité d'un diagnostic plus sérieux et prescrivirent un examen approfondi à l'hôpital.

Lorsque le moment de l'examen arriva, le médecin demanda à fermer la porte, comme cela est habituel pour préserver la confidentialité du patient. Le Rav, son époux, fit alors remarquer avec délicatesse qu'il convenait de veiller aux règles du l'houd, et s'interrogea également sur la possibilité que l'examen soit réalisé par une praticienne.

Après discussion avec l'équipe médicale, il fut finalement décidé qu'une femme procéderait à l'examen, afin de permettre à la patiente d'être plus à l'aise et sereine.

Restait cependant une difficulté technique : pour la réalisation de l'examen, il était nécessaire de retirer le couvre-chef afin d'obtenir des résultats précis. La rabbanite expliqua avec calme qu'elle n'avait jamais l'habitude de se découvrir la tête et qu'il lui était très difficile de le faire, même dans ce contexte.

Un dialogue s'installa alors entre la famille et les médecins. Ces derniers expliquaient les exigences techniques de l'examen, tandis que la rabbanite cherchait à comprendre s'il n'existait pas une autre solution compatible avec sa situation.

Face à l'importance accordée à la patiente et à son histoire, l'équipe médicale se réunit pour réexaminer les modalités de l'examen. Après consultation et vérification technique, le chef de service confirma qu'il était possible d'adapter la procédure et de réaliser l'examen malgré le couvre-chef, sans compromettre sa qualité.